

RUMEUR

S'il n'y avait pas eu de rumeurs à mon sujet, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Des pieds à la tête, mon apparence est le fruit de l'imagination débridée des habitants de l'île. Au-delà de tout, de ma parole beaucoup trop lapidaire, de mon langage corporel outrancier qui vient me contredire, je leur suis entièrement redevable de mon ombre qui, venue d'un temps confus, se profile sur le rideau du temps présent. Ici, ils m'ont créée mot par mot, centimètre par centimètre.

Voilà quatre ans que la rumeur connut son apogée et finit par exercer son influence sur tout un chacun. C'était un jour de septembre calme et ensoleillé. J'insiste particulièrement sur le calme. Ici, il y a tout au plus vingt jours sans vent dans l'année. Généralement les voix disparaissent au loin. Du moins elles se cristallisent avant d'être appréhendées. Pour parvenir à nous entendre, nous tournons le dos au vent. Ce septembre-là, les mots finissaient par nous atteindre, il n'y avait pas de phrases équivoques. Par ailleurs un bruit incroyable, à écorcher les oreilles, envahissait l'espace. L'achèvement de l'été voyait le départ des touristes : se bousculant sur le ferry, chargés de quantités de caisses de vin, de paniers en osier et de bouteilles d'huile d'olive, ils transformaient l'embarcadère en carnaval. Nous, les habitants de l'île, nous nous retrouvions

de nouveau seuls. Les vendanges venaient de se terminer et les ouvriers agricoles avaient commencé à plier bagage ; il ne restait d'eux que le goût aigrelet du raisin qui envahissait les rues. Malgré toute cette agitation, c'était pour moi un jour banal, comme les autres.

J'avais ouvert la bibliothèque à huit heures trente, mis mon thé à infuser sur le petit réchaud et fait des mots croisés jusqu'à midi devant ma table en Formica. Cela faisait très longtemps que j'avais renoncé à classer les ouvrages. Ma bibliothèque est une sorte de cimetière de livres. Un lieu défraîchi sans lecteur possible. L'hiver, hormis les écoliers venant là pour travailler leurs leçons, il n'y a pas d'allées et venues. Simple rectangle construit au cours des premières années de la république, elle ressemble à un monument funéraire centenaire couvert de lierre ; des rais de lumière vert cru se faufilent à l'intérieur par les fenêtres de la façade principale. De l'extérieur, la bâtisse fait penser à un chagrin recouvert d'une carapace, nul besoin d'y pénétrer pour le ressentir. Les murs de l'île sont tous très minces et aussi perméables. Il est impossible de s'y cacher. Et quand il n'y a pas de vent surtout, les voix se mêlent aux voix, les perceptions aux perceptions.

Jusqu'à ce que la rumeur se répande, ma table en Formica, sur laquelle était collée une carte où il était écrit "Je certifie que les tiroirs de ce meuble ne contiennent aucun document secret", fut l'unique témoin sur terre du chagrin que je subis en silence durant les huit années de mon emploi. A cette époque, je connaissais fort bien deux processus. Le premier, que les os perdent leur élasticité, le second que le papier jauni se déchire tout seul... Dans cette misérable bibliothèque municipale dépourvue de lumière, j'étais en train de

pourrir imperceptiblement, totalement oubliée, au milieu des moisissures de papier. Vers midi, dans l'humidité croissante, les acariens translucides, tout juste visibles à l'œil nu, commençaient à m'assaillir et l'envie de me gratter me rendait folle. Comme s'il ne suffisait pas à cette grande nation qui proliférait sur les pages des livres d'occuper la totalité de la bibliothèque, elle mobilisait ses troupes et passait à l'attaque pour me dévorer. Ce jour-là, exaspérée par mes démangeaisons et contrairement à mes habitudes, je sortis pour aller déjeuner.

Les gens ne sont pas accoutumés à me voir en plein milieu de la journée. Alors que je me rendais au jardin de thé proche des commerces, les artisans qui languissaient devant leurs échoppes, les vieux qui tuaient le temps sur leur balcon et les femmes rassemblées à l'extérieur, sans me poser une seule question, se mirent à parler entre eux tout en me dévisageant d'un air de commisération. Nul ne s'inquiéta de la santé de mon père. Avant de m'installer dans le jardin de thé, j'achetai à la boulangerie un croissant au pavot. Le boulanger me prit la monnaie des mains sans me regarder et la jeta dans la poche de sa blouse toute grise. J'entrai ensuite chez l'épicier et demandai deux tranches de fromage fondu. Muzaffer Kardeş, qui attendait derrière son comptoir telle une araignée aux aguets, sortit de son réfrigérateur, avec une incroyable lenteur, du fromage fondu jaune d'or. Tous ces détails, s'ils figuraient l'attitude banale de personnages lassés les uns des autres, rendaient palpable un silence plutôt insolite, si ce n'est effrayant. C'était un silence délibéré auquel j'étais confrontée. Savoir si j'avais reçu des nouvelles de ma mère, si j'avais amené mon père chez le médecin ou bien quels

raisins de notre vigne j'avais vendus à la fabrique n'intéressait personne. Il était clair qu'une rumeur s'était propagée à mon sujet ; une histoire déplaisante qui avait gagné le centre de l'île sans être encore parvenue jusqu'à mes oreilles.

Les voisins, au lieu de me mettre temporairement sur la touche, comme cela se fait d'habitude, après m'avoir interceptée pour enquêter sur la véracité des faits et m'avoir adressé force réprimandes et conseils, se montraient envers moi méfiants et distants. Je connaissais ce silence. Une sorte de silence qui vous détruit. Sans subir d'hostilité, de haine ou une quelconque attaque, vous êtes aussitôt projeté au cœur d'une solitude devenant dure comme le roc au fur et à mesure que les jours passent. La rumeur qui courait à mon sujet devait être plus qu'inquiétante car mon corps, que plus personne ne remarquait depuis des années, était devenu aussi présent que la déesse aux énormes seins dont la statue trônait au centre de l'île. Cette statue m'avait toujours paru effrayante, dès son installation. La femme en bronze, le regard vide, les bras tendus vers moi prêts à m'absorber, attendait que je l'enlace. Elle devait faire le même effet à tous car il n'y avait jamais plus de quatre ou cinq personnes assises sur les bancs en face. Devant le silence suspicieux qui grandissait autour de moi, je m'étais transformée en bronze moi aussi, comme la statue. Mais il s'agissait d'un bronze au-delà du bronze. Je sentais sur ma peau l'alliage liquide qui durcissait contre mon gré. Tout le monde me regardait et chaque regard me modelait ; et moi je ne pouvais pas bouger, condamnée à ce modèle.

Après avoir enduré ces regards quelques jours, je me rendis chez Latife Keşal. Tandis que je me dirigeais vers sa maison où personne ne mettait jamais les pieds, j'ignorais que désormais je n'allais plus pouvoir trouver ma voie sans elle.

Latife Keşal était dans l'île la seule Tzigane fière de l'être. C'était une femme au teint d'amande. Tandis qu'elle parlait en faisant de longues phrases d'une voix de baryton sans jamais lâcher sa cigarette coincée entre les lèvres, un éclat effrayant scintillait dans ses yeux plissés pour éviter la fumée. D'habitude je ne la voyais qu'une seule fois par jour, lorsqu'elle se rendait chez l'épicier après la prière du soir. Tenant à la main une petite bouteille de raki entourée de papier journal, elle recueillait les nouvelles de la journée en discutant un court moment avec les personnes qu'elle rencontrait et puis rentrait chez elle. Il y avait une sorte de provocation étrange dans sa façon de balancer son large bassin. En affichant son veuvage, elle nous avait totalement fait oublier sa féminité. Quand elle marchait, des hommes morts semblaient dépasser de sous sa jupe. Voilà pourquoi j'allai chez elle. Parce qu'elle n'avait rien oublié et se fichait de tout. De manière naturelle, tous les secrets de l'île se rassemblaient chez Latife où ils se banalisaient et se mêlaient au néant. Elle seule était susceptible d'expliquer ce qui se tramait autour de moi, seul quelqu'un comme elle qui était parvenue à surpasser les autres grâce à sa hardiesse...

Lorsque j'ouvris la porte, une odeur pestilentielle me frappa au visage. Un mélange de fenouil, de pipi de chat et de putréfaction. Je retins ma respiration et attendis qu'elle me priât d'entrer. Elle me fit asseoir dans le jardin, à l'arrière de sa maison

de plain-pied, sur l'un des coussins déchirés par les chats, et elle m'offrit un verre de raki. Il y avait des chats dans tous les coins. Une lignée de créatures prédatrices et toutes dissemblables. Ils bondissaient sur la table, piétinaient dans les assiettes de *mezze* et grimpaient partout. Quel que fût l'endroit où je posais ma main, il y avait des poils par poignées. J'avais la gorge qui me grattait bizarrement... je regrettai mille fois d'être venue et m'efforçai de répondre à ses questions sans intérêt.

— Comment va le travail ?

— Eh... Tranquille, comme toujours.

— Tu as des nouvelles de ta mère ?

— Non.

— Cette femme ne serait-elle pas morte par hasard ?

— Si elle était morte, on l'aurait su.

— Ton père attend toujours ?

— Oui, il attend.

— Il continue à boire ?

— Il continue.

Latife Keşal, tout en fumant sa cigarette, me dévisageait avec un sourire cruel. Elle leva son verre et m'invita à boire mon raki en faisant signe avec son sourcil. Je pris une gorgée sans réussir à l'avaler. C'était immonde, on aurait dit du poison. Le verre était tout collant. Tout était sale, taché, recouvert de plusieurs couches de graisse. Si je ne buvais pas, elle ne me dirait rien. Malgré moi je changeais de couleur. L'acidité qui brûlait mon palais me donnait la nausée. Une gorgée de plus... Quand elle alluma la lumière du jardin, d'énormes mouches se mirent à voler au-dessus de nos têtes. La salade de tomates nature ne tarda pas à disparaître sous une nuée de mouches. Les mégots par terre, les

gamelles pourries avec des restes de nourriture, les épluchures jetées tout autour donnaient envie de tout transformer en brasier. Tant que je ne serai pas en possession de toute cette saleté qui assurait à Latife Keşal son indifférence à l'île, je ne pourrai pas parler avec elle. Le mieux était de se soûler. Au bout du troisième verre, Latife s'habitua à moi. Comme on s'habitue à un nouveau chaton dans la maison. Cependant, je ne parvins pas à lui poser les questions qui me rongeaient. Finalement lorsqu'elle décida de m'affranchir, elle me demanda si je désirais un café. J'avais résisté jusque-là, je pouvais résister un peu plus. Oui, dis-je, un café sucré. Je te lirai la bonne aventure, ajouta-t-elle comme si elle m'offrait un cadeau. Je dis d'accord. Ensuite toute la saleté de Latife me devint soudainement familière. Se salir, me dis-je intérieurement, cela doit revenir à se trouver dans une autre mesure du temps.

Elle devait impérativement prendre un verre avant de se mettre à parler. Ensuite il ne se désemplissait plus... Si elle ne savourait pas son raki, gorgée après gorgée, elle ne pouvait pas voir ce qu'il y avait dans la tasse. Après avoir réfléchi pendant très longtemps, elle se mit à me parler d'attroupements.

“Un tas de créatures, retirées dans un coin, parlent de choses et d'autres en grommelant. Un troupeau de monstres mi-hommes, mi-bêtes... Il y a des hommes à cornes et des femmes à queues. Ils se sont rencontrés en enfer. Leurs souffles réunis se transforment en nuages noirs. Ils te réservent un destin infernal. Leurs pensées se sont dispersées dans l'atmosphère ; tu es cernée par des mots empoisonnés. Chaque parole pèse sur tes épaules.

Il y a un homme dans tes bras. Plus âgé que toi. Il a depuis longtemps dépassé la cinquantaine. Une chose nantie d'un gros ventre, de cheveux drus et d'un visage charnu. Il a un pied dans la fosse et il s'appuie sur toi. Vous êtes face à face. La langue de l'homme s'est tellement allongée qu'elle s'est entortillée autour de ton cou. Tu ne peux t'en libérer. Vous êtes tous les deux sur le point de mourir. On ne voit pas précisément si c'est lui ou bien toi qui meurs. Vous vous enserrez mutuellement la gorge. Tu ne te fais pas à l'idée de le tuer mais c'est comme si tu y étais obligée. Tu as le couteau à la main, tu es sur le point de le planter."

Avant que Latife Keşal ne laisse tomber la tasse, je me levai d'un bond, folle de colère. D'un tel bond que ma tête vint heurter l'ampoule qui se balançait au-dessus de nous. Les chats qui somnolaient autour de moi détalèrent. Chaque coin du jardin était criblé de lumières. Les yeux pleins de curiosité de Latife Keşal scintillaient.

Je hurlai, les poings serrés : "Est-ce possible une chose pareille ? Un être humain peut-il tuer son père ?"

ATTOUACHEMENTS

Alors que je quittais la maison de Latife Keşal, j'eus soudain l'impression d'être quelque part dans les profondeurs et d'escalader la nuit. Les mauvaises odeurs avaient brusquement cessé. L'obscurité m'enveloppa de son tumulte. De multiples choses me traversèrent l'esprit au cœur de cette noirceur chatoyante, l'envie de courir vers la marina, de passer tous les bars en revue et, aussitôt mon père trouvé, de crier à tous : "Ah ! mon petit papa ! mon cher petit papa, ma seule famille au monde... Comment pourrais-je un jour te tuer !"

Quel démenti implacable cela aurait été face aux inquisiteurs. J'étais emportée moi aussi par l'ensorcellement de la rumeur, j'entendais difficilement ce qui se passait en moi. Si bien qu'un peu plus tard, alors que j'avançais vers la marina en empruntant les rues étroites, certaines scènes défilèrent devant mes yeux. Je tuais vraiment mon père : me voilà en train de le brûler avec de l'eau bouillante, de lui déchirer la poitrine avec un couteau ; et tandis que j'accomplissais tout cela, je ralentissais mon allure. Les femmes qui grignotaient des graines de tournesol sur le pas de leurs portes se turent, terrorisées, comme si elles voyaient les mêmes scènes que moi. Sous le réverbère de la rue, j'examinai mes mains. Elles étaient petites, elles étaient propres, ce n'étaient pas les miennes. Elles s'étaient

divisées en deux pensées. L'une défendait l'amour filial d'un mouvement dérisoire, l'autre se penchait sur son père d'une manière redoutable. J'étais dans tous mes états, non pas parce qu'une rumeur courait à mon sujet mais en raison de l'éventualité que sous-tendait cette histoire effrayante. J'avais été jugée capable de commettre un crime machiavélique. Le pire étant que je m'étais aussitôt habituée à l'idée d'être machiavélique.

Il était clair que j'avais été moi aussi emportée par l'envoûtement du raconter qui rompait la monotonie ambiante. Nous ne pouvions nous affranchir autrement de l'ennui indescriptible qui nous rongait intérieurement s'il n'y avait pas, à peu près tous les trois mois, des rumeurs plus ou moins outrancières, la plupart mensongères, à propos généralement d'un jeune ou d'une femme ; de la même manière que les tribus primitives choisissaient l'un des leurs à offrir aux dieux en sacrifice. Il était clair que la fin du cycle précédent avait vu naître mon tour. Néanmoins une rumeur doit être un peu amusante. Or mon histoire laissait présager une tragédie comme l'île n'en avait encore jamais connu. J'étais donc plus seule que quiconque. Plus seule que ceux pour lesquels on perçoit clairement qu'ils revêtent une carapace née de la solitude. Si quelqu'un parle de vous à demi-mot, il exprime plus ou moins ce qu'il sait de lui-même. Tu ne peux voir chez l'autre quelque chose qui n'est pas en toi. Même s'il y a de l'hostilité en apparence, il existe un lien fraternel sous-jacent. Même si tous les gens de l'île avaient leur part de culpabilité, ils la rejetaient sur moi. Cela n'avait aucun sens de résister. Il me fallait prendre patience jusqu'au prochain ragot et attendre d'être oubliée, ou sinon brandir devant eux le cadavre de mon père.

Cette nuit-là je trouvai mon père au bar d'Eşber. Le délabrement de son foie se lisait sur son visage. Son menton s'était affaissé, il était épuisé à force de boire et de parler. Je ne comprenais pas ce qu'ils trouvaient à se raconter lui et ces amis avec lesquels il avait consommé toute une vie, hormis les lointaines années de service militaire. Que mijotaient ces vieux bonshommes assis tristement autour d'une table, eux qui avaient été circoncis dans le même jardin d'été, s'étaient mariés dans la même salle, avaient travaillé dans la même rue et vivaient dans des maisons voisines ? Mais après avoir remarqué que ces rencontres avaient exactement débuté au moment où se déclaraient les grandes douleurs, je commençai plus ou moins à réaliser de quoi ils parlaient. Les repas du mercredi dans le bar d'Eşber avaient commencé du temps où İlias Ritsos, après avoir englouti son argent en bourse, avait vendu ses vignes pour une bouchée de pain, où Rıza Filiz entiché de sa belle-fille avait honte d'être amoureux et du temps où ma mère avait quitté la maison. Ces trois hommes alimentaient à chaque séance du mercredi leur compassion mutuelle, leurs plaintes et leur indignation qui, les autres jours de la semaine, gagnaient la magnificence étrange des souffrances polies comme le diamant. Vous pouvez sans doute imaginer comment une douleur dévorante au point d'être exprimée marque un visage. Il existe dans le fait de nourrir une douleur un plaisir difficilement explicable. Le pourquoi de leurs attitudes fut plus ou moins accepté, les habitudes pénibles devinrent de petits défauts pardonnables. İlias Ritsos, Rıza Filiz et Kutsi Karaca, mon père, avaient beau être désagréables, indignes de confiance, insupportables, ils avaient acquis dans l'île un statut d'intouchables grâce à un amour

honteux, à la malchance et à la disparition d'une femme.

J'entrai dans le bar, ce qui provoqua un silence glacial. Sous un toit en zinc, des hommes fatigués, assis par petits groupes à des tables contiguës au milieu des déchets de crevettes, d'arêtes de poisson et de salades défraîchies, étaient penchés sur leurs verres couverts de traces de graisse et écoutaient de la variété orientale. Sur les murs on avait accroché des cadavres de créatures marines. Des étoiles de mer totalement desséchées, des éponges, un immense requin... Je regardai dans les yeux chacun des membres de l'assistance. Ils savaient. Ils avaient la certitude que j'allais tuer mon père. Même Yorgo qui était assis à la table du coin me dévisagea avec suspicion. Mon père, lui, baissa la tête d'un air embarrassé quand il me vit entrer puis remplit son verre de vin. Une façon de dire : "Un petit dernier et après on y va." Il n'était donc au courant de rien. Il avait toujours cette même manière misérable de supplier. J'étais vraiment surprise. Le fait que mon père n'ait encore rien entendu était un véritable miracle. J'étais près de croire qu'il portait une cuirasse invisible le protégeant des bruits de l'île.

Je dis "près" parce que les croyances ici sont beaucoup plus profondes, beaucoup plus intenses que sur le continent. Elles s'engouffrent aussitôt jusqu'à atteindre le tréfonds de l'être. Qu'il y ait une part d'ensorcellement ou d'illusion à l'origine de chaque croyance, elles n'en demeurent pas moins le fruit d'une coïncidence. Mais ici, sur cette île, les coïncidences ont un impact bien supérieur ; sans doute est-ce dû au fait de vivre en pleine mer, de se retrouver nez à nez avec la nature indomptable à chaque tempête, chaque marée, chaque séisme ou chaque déluge. Qu'une chose vienne perturber la vie quotidienne, et elle se transforme

aussitôt en une sorte de saisissement à donner le frisson. Au-delà des événements tragiques qui influencent profondément notre vie, il existe de petits riens qui surgissent subrepticement. Et ces petits riens engendrent de grandes croyances...

Par exemple, à une époque j'avais à l'aine droite, au niveau de la culotte, un grain de beauté tout à fait charmant. Il était vraiment très joli. Il formait une petite tache irrégulière brun-rouge sur la blancheur de ma peau. Il me donnait l'espoir de devenir une femme exceptionnelle. Il signifiait que je serais plus femme que toutes les femmes de l'île. Un jour, à onze ans je crois, tandis que je ramassais du thym avec Yorgo, je le lui avais montré. Il m'avait demandé s'il pouvait le toucher, j'avais accepté. Plein d'appréhension, il m'avait effleuré l'aine délicatement de son index comme s'il veillait à ne pas l'abîmer. J'éprouvais une infime chaleur... un sentiment étrange, une sorte de réconciliation entre un être et son corps. Bien plus que le fait que Yorgo me touchât, ce que j'avais aimé, c'était la façon dont il l'avait fait et la lutte qu'il avait menée pour ne pas cligner des yeux alors qu'il tendait son doigt. C'est alors qu'il se passa une chose que je n'avais pas du tout imaginée. Je m'en rendis compte le lendemain matin en allant aux toilettes. Mon grain de beauté avait totalement disparu sans laisser la moindre trace. Quelques jours plus tard, je le trouvais sur la paume de ma main gauche. Juste sous la ligne de cœur ; un mélange de saleté et de chocolat... En mon for intérieur, j'étais fâchée contre Yorgo. Comme s'il avait volé mon plus beau bijou, puis, pris de remords, l'avait replacé au mauvais endroit. A découvert, là où tout le monde pouvait le voir... Depuis ce jour-là je devins prisonnière de Yorgo. Au fur et à mesure que Yorgo grandissait, le détestable sentiment de culpabilité qui se lisait

sur son visage se transforma en une sensualité dominatrice. Cette nuit, au bar, il se tenait debout à l'entrée et avant même que je n'ouvre la porte il avait déjà déboutonné sa chemise. Il me détestait tout en ne voulant pas que j'échappe à sa sujétion. Pourtant ce que j'ai raconté n'est sans doute qu'une pure coïncidence. Certains grains de beauté peuvent apparaître puis disparaître instantanément bien évidemment. Mais ils peuvent aussi changer ce qui se passe entre Yorgo et moi. Si le grain de beauté de mon aine n'avait pas été volé, j'ignore quelle tournure aurait prise ma féminité. Comme je l'ai dit, je n'eus pas d'autre choix que de me nourrir de croyances aveugles. Parce que dans cette île nul ne peut changer sans autorisation.

Cette nuit où j'allai chercher mon père au bar, Yorgo vint près de moi avec un air hâbleur auquel je n'étais pas très habituée. "Va-t'en, dit-il, un sourire dominateur aux lèvres, c'est moi qui ramènerai ton père à la maison." Il me rappelait les jours où il se précipitait pour s'allonger sur moi de tout son poids. A un autre moment, j'aurais écouté ses paroles et serais rentrée docilement chez moi. Mais désormais tout le monde savait que j'étais devenue une personne dangereuse. "Il n'en est pas question, dis-je, je ne partirai pas sans emmener mon père !" Yorgo recula de deux pas. Remarquant la force meurtrière qui gisait derrière cet "il n'en est pas question", il resta hébété presque comme si j'étais nue devant lui, provocante. Je me sentis soudain très forte, je réalisai combien l'intimidation était efficace ! Sans avoir encore fait couler le sang, je faisais déjà partie des caïds de l'île.

Je repoussai Yorgo et m'approchai de mon père que je saisis sous les aisselles pour le soulever.

“Allez, tu as assez bu !” Il n'eut pas la force de résister. Je lui enfilai soigneusement sa veste qui était accrochée à la chaise. “Tu es en sueur, tu prendras froid sinon...” Etait-ce de l'affection ou de l'autorité, c'était difficile à saisir. Etais-je sa fille ou bien Azraël, personne ne le savait vraiment. Je saluai tout le monde et emmenai mon père de la même manière que je l'avais relevé. En sortant je me retournai et ajoutai : “Allez, messieurs, ne traînez pas trop : on vous attend chez vous...”

Pour ne pas longer toute la marina, nous prîmes le raccourci par le parc. Mon père ne cessait de grogner et de marmonner. Une fois arrivés au jardin de thé de Çınarlı, nous nous arrê tâmes un moment pour reprendre notre souffle. Il était largement plus de minuit et, hormis une ampoule encore allumée dehors, tout était éteint. Süha Melek était assis tout seul sous la lumière crue de l'ampoule, le menton sur la poitrine il broyait des idées noires. La fumée de la cigarette qu'il avait à la main s'élevait en volutes. Quand nous passâmes près de lui, il ne se retourna même pas pour nous regarder. Peut-être ne nous avait-il pas remarqués. Nous n'étions pas encore très loin de là quand mon père buta sur moi ; ne pouvant plus supporter son poids, je me mis à crier : “Süha ! Je t'en supplie, aide-moi !” Je me retournai et vis que Süha avait quitté sa place. La tête entre les mains, il regardait vers les profondeurs du parc. Il ne m'entendait absolument pas.

Cahin-caha, nous arrivâmes à la maison. Mes bras étaient engourdis sous l'effet du poids. Je fis d'abord asseoir mon père confortablement, puis je lui préparai une infusion avec du miel et lui massai le dos avec de l'huile de gentiane. Voyant que son linge de corps était complètement jauni, je l'habillai de propre. Il avait beau être habitué à ce qu'on le touche, il eut du mal à se soumettre à une

telle affection. Il me repoussa plusieurs fois. Il ne tarda pas ensuite à somnoler sur le canapé. J'entrai alors dans sa chambre et changeai ses draps qui dégageaient une odeur horrible. J'ouvris la fenêtre. Je vidai les cendriers pleins à ras bord. L'air se renouvelait. Je ramassai le linge sale entassé au pied du lit. Je sortis une couverture en coton piqué propre et m'approchai de mon père. Couché, il avait un air plutôt éberlué. Je le couvris et lui murmurai de douces paroles à l'oreille.

— Demain, avant de partir au travail, je ferai infuser du thé au jasmin pour toi. Je te raserai de près. Tu mettras une chemise blanche. Je cirerai même tes chaussures. Tu verras, tu ne te reconnaîtras pas.

Les yeux fatigués de mon père se fermèrent lentement. Il était si soûl qu'il était incapable de comprendre ce que je disais. Quelques minutes plus tard, il sombra dans un sommeil de plomb en émettant un ronflement effrayant. Je l'observai jusqu'au matin. Sa façon de poser son bras sous sa tête, de gratter en grognant les piqûres de moustiques. Sans défense, c'est ainsi qu'il dormait. Ses lèvres pendaient, sa poitrine était offerte à tous les dangers. Le voir ainsi désarmé m'avait plu.

Percluse de fatigue, je m'étendis sur le lit sans me déshabiller. J'étais si indignée des commentaires à mon encontre que le sommeil ne venait pas. Je n'arrêtai pas de tourner à droite à gauche. J'étais trempée de sueur. Juste au moment où j'allais sombrer, une voix que je connaissais très bien se fit entendre au loin. Un cri déchirant...

La phrase qui retentit dans l'île était une supplication divine qui prouvait que dans cette île nul ne parvenait à changer tout seul.

“Osman ! Osman réveille-toi ! Ton fils est encore mort !”